

Daniel Baloup

“L’affrontement contre les musulmans dans les chroniques léonaises et castillanes (IXe-XVe siècle).

Caractères et enjeux du récit historique”

p. 51-64

El mundo de los conquistadores

Martín F. Ríos Saloma (edición)

México

Universidad Nacional Autónoma de México

Instituto de Investigaciones Históricas / Silex Ediciones

2015

864 p.

Ilustraciones

(Serie Historia General, 34)

ISBN 978-607-02-7530-2 (UNAM)

ISBN 978-84-7737-888-4 (Silex)

Formato: PDF

Publicado en línea: 8 de mayo de 2017

Disponible en:

<http://www.historicas.unam.mx/publicaciones/publicadigital/libros/mundo/conquistadores.html>



INSTITUTO
DE INVESTIGACIONES
HISTÓRICAS

DR © 2017, Universidad Nacional Autónoma de México-Instituto de Investigaciones Históricas. Se autoriza la reproducción sin fines lucrativos, siempre y cuando no se mutile o altere; se debe citar la fuente completa y su dirección electrónica. De otra forma, se requiere permiso previo por escrito de la institución. Dirección: Circuito Mtro. Mario de la Cueva s/n, Ciudad Universitaria, Coyoacán, 04510. Ciudad de México



L'AFFRONTEMENT CONTRE LES MUSULMANS
DANS LES CHRONIQUES LEONAISES ET CASTILLANES (IX^e-XV^e SIECLE).
CARACTERES ET ENJEUX DU RECIT HISTORIQUE

Daniel BALOUP

Université Toulouse-Jean Jaurès

Avant d'aborder le cœur de mon propos, il me semble important d'apporter quelques précisions sur les ambitions et sur les limites de cette contribution. Le *récit historique* dont il sera ici question, peut être défini comme la somme des faits dont la mémoire est conservée, plus ou moins collectivement, par une société donnée. Dans le cas des royaumes de Léon et de Castille, au Moyen Âge, le récit historique s'étend bien au-delà du contour des histoires et des chroniques rédigées par les contemporains. Il en existe, bien sûr, une production en vers, qu'il s'agisse de poésie épique ou de poésie de chansonniers. On en trouve aussi de très nombreuses traces dans les textes hagiographiques et dans les sources diplomatiques, en particulier dans la correspondance. Mon approche reste donc très partielle et son incomplétude ne va pas sans poser problème. En effet, alors que les notions de *genre littéraire* ou de *source*, sont de plus en plus discutées¹, la segmentation du récit historique selon les règles d'une typologie héritée du XIX^e siècle apparaît difficilement défendable. La réduction de ma réflexion aux seules histoires et chroniques médiévales ne relève donc pas d'un choix de méthode mais plus plutôt d'une incapacité personnelle à élargir le point de vue autant qu'il le faudrait.

¹ Voir: *L'historien et «ses» «sources»*, dossier coordonné par Joseph Morsel dans *Hypothèses. Travaux de l'école doctorale d'histoire*, Paris, Université de Paris-I, 2004, pp. 271-362, et Pierre Chastang, «L'archéologie du texte médiéval. Autour de travaux récents sur l'écrit au Moyen Âge», *Annales Histoire Sciences Sociales*, Paris, 63/2, 2008, pp. 245-269.



En revanche, je vais essayer d'embrasser une période de plusieurs siècles, du règne d'Alphonse III des Asturies à celui des Rois Catholiques. Ce faisant, je ne prétends pas démontrer une compétence infallible sur toute la durée de cette longue séquence, mais il faut bien avoir à l'esprit sa cohérence. Des premiers témoignages conservés, produits à la charnière des IX^e et X^e siècles, jusqu'à des textes tardifs, qui appartiennent déjà à la Première modernité, nous avons affaire à une véritable *tradition* historiographique, au sens où les histoires et les chroniques se succèdent en s'enchaînant les unes aux autres par un jeu de références et de emplois. En dépit des discontinuités chronologiques, de la variété des conditions de rédaction, ces textes tracent une trajectoire dont l'affrontement avec les puissances musulmanes oriente la course. Encore dans les dernières années du XV^e siècle, les récits de la Guerre de Grenade ouvrent des perspectives temporelles de très longue durée qui font du roi Ferdinand d'Aragon le continuateur de Pélage, et de la chute de la capitale nasride l'aboutissement d'une quête entreprise à Covadonga. Nous touchons au thème de la *Reconquête*, thème débattu, bien sûr, cher aux historiens de la péninsule Ibérique, et dont Martín Ríos a retracé la genèse². Mon intention n'est pas de dresser un état de la recherche sur la confrontation avec les musulmans d'al-Andalus. À la croisée du bilan historiographique et de la réflexion méthodologique, il s'agira plutôt d'esquisser, de façon très synthétique, le tableau des pratiques et des questionnements mis en œuvre par les spécialistes au moment d'aborder la Reconquête au travers du récit historique.

2 Voir, en particulier: Martín Ríos Saloma, *La Reconquista: una construcción historiográfica (siglos XVI-XIX)*, Madrid, Marcial Pons Historia, 2011, 351 p.

I.

Sans doute convient-il de souligner d'abord le caractère exceptionnel de notre objet. Pendant des siècles, les arguments élaborés dès les années 880 par les historiographes du roi des Asturies pour légitimer la dynastie et justifier ses ambitions territoriales furent repris et remployés avec une constance tout à fait étonnante. Le thème de la continuité gothique et celui de la récupération des terres chrétiennes tombées aux mains des Infidèles resurgirent, presque sans modifications, dans toutes les histoires et les chroniques postérieures, jusqu'à la fin du Moyen Âge et encore au-delà. La persistance de ces cadres contribua à façonner l'image d'un conflit séculaire, mené d'un seul élan de Covadonga à Grenade, que les historiens modernes ont désigné sous le nom de *Reconquête*. Nous mesurons aujourd'hui combien cette dénomination, dont je conserve pour ma part l'usage, est trompeuse : sous une apparente unité, elle masque le caractère discontinu et mouvant d'une confrontation qui, au fil du temps, connut de multiples transformations³.

Pour des raisons sur lesquelles il n'est pas nécessaire de revenir ici, touchant à la situation politique et académique de l'Espagne⁴, il fallut attendre les années 1970 pour que le modèle directement repris des textes médiévaux, celui d'une vaste fresque héroïque où brillaient les valeurs prétendues du catholicisme et de l'hispanité, soit fortement et radicalement contesté. Une attention nouvelle aux aspects socio-économiques du phénomène permit de mettre

3 Voir la mise au point de Manuel Gonzalez Jiménez, «¿Re-conquista? Un estado de la cuestión», dans Eloy Benito Ruano (éd.), *Tópicos y realidades de la Edad Media (I)*, Madrid, Real Academia de la Historia, 2000, pp. 155-178.

4 Sur la prise en main du monde académique et les orientations idéologiques favorisées par le régime franquiste : Gonzalo Pasamar Alzuria, *Historiografía e ideología en la postguerra española. La ruptura de la tradición liberal*, Saragosse, Saragosse Université, 1991, 382 p. Pour une vue d'ensemble, voir en dernier lieu : Jaume Aurell, «Le médiévisme espagnol au xx^e siècle : de l'isolationnisme à la modernisation», *Cahiers de Civilisation Médiévale*, Centre d'Études Supérieures de Civilisation Médiévale, Poitiers, n. 48, 2005, pp. 201-218.



en évidence les ruptures et les contradictions d'une entreprise qui n'a pas eu la linéarité que ses historiens lui ont longtemps prêtée⁵. La Reconquête n'était plus définie, désormais, comme un événement de longue durée, homogène, historiquement avéré, mais plutôt comme un mythe historiographique. Les études consacrées aux relations entre chrétiens et musulmans sur le sol ibérique s'en sont trouvées profondément renouvelées. Les historiens entreprirent avec un enthousiasme accru de dégager, dans les méandres du discours, l'expression d'une idéologie ou d'un système de valeurs. Parmi les philologues, les chroniques médiévales furent perçues, plus nettement qu'auparavant, comme des textes susceptibles d'être soumis à une étude linguistique et littéraire⁶. Le regard porté sur la documentation était en train d'évoluer de façon déterminante : les récits médiévaux de la Reconquête cessaient d'être considérés comme des sources passives, utilisées pour rétablir l'ordre des faits et tracer le portrait des grands personnages de l'histoire.

Plus de trente ans ont passé et de nombreux travaux, parfois remarquables, ont été publiés depuis cette époque, dans un contexte très favorable aux études littéraires, en général, et à l'histoire, en particulier. Cependant, on observe que les progrès sont inégaux et que la mutation dont nous venons de retracer rapidement les origines n'est peut-être pas encore tout à fait achevée. Sans parler de l'influence, encore très perceptible, d'un

5 Symboles souvent invoqués de cette rupture, les travaux d'Abilio Barbero et Marcelo Vigil, *Sobre los orígenes sociales de la Reconquista*, Barcelone, Ariel, 1974, 197 p.; et Abilio Barbero et Marcelo Vigil, *La formación del feudalismo en la península ibérica*, Barcelone, Crítica, 1978, 437 p. Présentation rapide et nécessairement favorable de cette œuvre par Reyna Pastor dans María Isabel Loring García (éd.), *Historia social, pensamiento historiográfico y Edad Media. Homenaje al prof. Abilio Barbero de Aguilera*, Madrid, Ediciones del Orto, 1997, 667 p. (p. xvi pour le débat autour de la Reconquête). Plus détaillé mais tout aussi favorable Carlos Estepa, «El pensamiento historiográfico de Abilio Barbero», *Revista de Historia Jerónimo Zurita*, Institución Fernando el Católico, Saragosse, n. 73, 1998, pp. 41-48.

6 Parmi les témoignages récents de ce changement de perspective, Amaia Arizaleta (éd.), *Poétique de la chronique. L'écriture des textes historiographiques au Moyen Âge (péninsule Ibérique et France)*, Toulouse, Université de Toulouse le Mirail, 2008, 304 p.

modèle historiciste dépassé qui conduit certains auteurs à reproduire sans beaucoup de distance le modèle narratif élaboré par les chroniqueurs médiévaux, il apparaît, en effet, que plusieurs problèmes subsistent. Ainsi, les chercheurs ne parviennent toujours pas à embrasser le récit historique dans toute son étendue et toute sa profondeur. Cet embarras renvoie au problème, déjà mentionné dans l'introduction, des genres littéraires et des typologies de sources⁷. La spécialisation des recherches et la diversité des compétences requises pour analyser correctement les différents types de textes conduisent à une approche segmentée du récit, rendu presque insaisissable par son caractère polymorphe. Plus encore, la focalisation sur les documents écrits ne permet guère de percevoir la diffusion de ce récit dans l'épaisseur du tissu social. Nous pouvons, pourtant, raisonnablement penser que les histoires et les chroniques médiévales ne sont que les vestiges d'une mémoire beaucoup plus vaste, partagée de façon inégale par les différents groupes qui constituaient la société : la conscience du passé et la capacité à se situer collectivement par référence à des repères chronologiques plus ou moins nombreux et précis n'étaient évidemment pas propres à la cour et aux élites. Nous n'ignorons pas l'existence, au moins à partir du XII^e siècle, de rituels et de monuments qui participaient activement à la production et à la circulation de cette mémoire commune, matrice et réceptacle du récit historique que les documents n'ont transmis que sous une forme déformée et tronquée⁸. Pour pleinement apprécier l'importance historique, le rôle et l'impact des textes que nous étudions, il

7 Il s'explique aussi, peut-être, par la difficulté qu'éprouvent encore, en Espagne, les historiens, les historiens de la littérature et les philologues pour travailler ensemble (selon l'opinion exprimée par Jaume Aurell, «Le médiévisme espagnol...», *op. cit.*, p. 217).

8 Un petit aperçu dans Ana Echevarría, «La transformación del espacio islámico (ss. XI-XIII)», dans Patrick Henriot (éd.), *À la recherche de légitimités chrétiennes. Représentations de l'espace et du temps dans l'Espagne médiévale (IX-XIII^e siècle)*, Lyon, ENS Editions, 2003, pp. 53-77. Sur le point particulier qui est ici évoqué : p. 67.



serait nécessaire, me semble-t-il, de mieux les inscrire dans cet environnement.

Autre difficulté mal résolue, je crois, et liée à la précédente : le statut du récit demeure confus, incertain, trop souvent conditionné par une distinction stérile et passée de mode entre réalité et fiction. Il n'est pas rare, par exemple, de voir des historiens poser la question des motivations qui animaient les combattants engagés dans la lutte contre les musulmans. Les chercheurs qui abordent le sujet concluent, en général, que l'examen des faits décrits dans les textes démontre le primat des motivations matérielles et que, par conséquent, le discours tenu par les chroniqueurs sur la mission séculaire de défense de la foi ne serait qu'un leurre. En d'autres termes, les combattants chrétiens auraient été animés par la recherche du butin et le désir d'enrichissement, les références au service de Dieu ne servant qu'à masquer leur avidité. Au-delà de son caractère inutilement moralisant, la question, comme sa réponse, montre qu'il se trouve encore des médiévistes pour croire que l'on peut scruter le texte comme une fenêtre ouverte sur les sociétés anciennes, leurs actes et leurs pensées. Or, bien évidemment, le texte n'adhère pas à la réalité historique, il ne donne pas à *voir* les gestes des hommes du passé et ne dévoile rien du secret de leur conscience : les sentiments qui habitaient les combattants ne sont jamais *avoués*, ils sont *représentés* ; et les chercheurs doivent se contenter de rétablir à partir des documents, le dispositif de normes et d'intérêts qui préside à cette mise en scène, sans espérer traverser l'écran.

Dans le texte, suivant la stratégie discursive choisie par l'auteur et selon les contraintes qui s'imposent à lui, la mémoire, l'enquête, les connaissances livresques et l'imagination combinent leurs effets. Les historiens ont franchi un grand pas en tirant parti de la possibilité qui s'offrait à eux de dégager des chroniques autre chose que des données factuelles. Mais les conséquences de la médiation textuelle sur la perception de la réalité historique ne sont pas toujours bien évaluées, comme dans l'exemple que

je viens de donner. De la même façon, mais en direction inverse, une conscience trop forte de cette médiation peut également conduire à des excès. Le document ne dit pas la réalité, mais il n'est pas non plus pure fiction. Les chroniques médiévales ne peuvent pas être étudiées comme un assemblage de motifs folkloriques dont l'origine se perdrait dans la nuit des temps ou comme un pur produit langagier. À la tentation positiviste, toujours latente chez les historiens, s'oppose de façon symétrique le penchant formaliste qui habite encore certains spécialistes de la langue ou de la littérature, qui pensent pouvoir étudier le texte en ignorant ses supports matériels, en l'isolant de l'environnement social auquel pourtant il appartient, et en le faisant précéder de prétendues traditions orales dont rien ne permet de démontrer l'existence.

Il s'agit, bien sûr, de positionnements extrêmes et qui deviennent, me semble-t-il, de plus en plus exceptionnels. Mais même chez les chercheurs engagés sur une voie moyenne, conscients des pièges qui parsèment le chemin, il n'est pas rare d'observer un écart dans l'une ou l'autre de ces deux directions. Nous devons reconnaître que la question des relations entretenues par les discours et les pratiques sociales s'avère particulièrement ardue, au point qu'elle apparaît au cœur des doutes, sinon de la crise qui s'est emparée, depuis quelques années, de la discipline historique⁹. Le récit n'est pas un simple réceptacle où viendraient se mêler la réalité et la fiction, la vérité des événements survenus et le merveilleux inspiré à l'auteur par son imaginaire, ses croyances ou ses intérêts. Le récit est un vestige, un vestige complexe, aussi tangible que les ruines des citadelles dont les chroniqueurs racontent le siège et la capture. Comme elles, il devrait être étudié dans sa totalité et dans ses relations avec le territoire, mémoriel et discursif, qui l'entoure.

9 Roger Chartier, *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, Albin Michel, 1998, 293 p. (voir l'introduction générale, en particulier à partir de la page 15).



2.

Le grand nombre des publications consacrées à la Reconquête ne permet pas de proposer un véritable bilan de la recherche, même en se limitant aux travaux appuyés sur l'étude des chroniques. La production est d'autant plus abondante qu'un effort remarquable a été accompli en matière d'édition de textes. Certes, il reste encore beaucoup à faire. Que l'on songe, par exemple, aux *Annales de la Guerre de Grenade* d'Alonso de Palencia, si souvent mentionnées par les chercheurs mais que la très grande majorité d'entre eux ne connaît que par la traduction espagnole d'Antonio Paz y Meliá. Néanmoins, l'impression d'ensemble est celle d'un immense progrès : une partie importante du corpus des chroniques léonaises et castillanes médiévales est accessible, désormais, dans de très bonnes éditions, la chronologie des textes a été précisée, en dépit des difficultés de l'exercice, ainsi que leur filiation et, dans quelques cas, les circonstances de leur rédaction. Sans prétendre entrer dans le détail d'une production scientifique surabondante, donc, nous pouvons néanmoins rappeler que, ces dernières années, les aspects idéologiques du phénomène ont suscité une attention particulièrement soutenue. Le débat sur ces questions est ancien, mais il a bénéficié de l'important renouveau des recherches sur les croisades et du regain d'intérêt pour la notion de *guerre sainte*¹⁰. Si, autrefois, les historiens se préoccupaient avant tout de mesurer l'influence de la Reconquête sur le projet pontifical de croisade, ou d'évaluer son rôle dans la formation d'une identité nationale espagnole, ils s'attachent plus volontiers, aujourd'hui, à étudier la place qu'occupe la lutte contre les Infidèles dans les idéologies du pouvoir. La question suscite d'autant plus d'intérêt qu'elle renvoie directement à la controverse sur la

10 À l'origine de ce regain, l'ouvrage de Jean Flori, *La guerre sainte. La formation de l'idée de croisade dans l'Occident chrétien*, Paris, Aubier Montaigne, 2001, 406 p. Je me permets de renvoyer aussi à Daniel Baloup et Philippe Josserand (éd.), *Regards croisés sur la guerre sainte. Guerre, religion et idéologie dans l'espace méditerranéen*.

sacralité des royautes ibériques. L'exaltation de la fonction militaire des princes et du caractère sacré de leur mission participant, de façon évidente, d'un projet de légitimation, la recherche sur les contenus idéologiques des récits médiévaux de la Reconquête s'est nettement centrée sur la royauté, source et bénéficiaire de la plupart des textes conservés. Ce versant de la zone d'étude est, désormais, bien balisé et il apparaît nécessaire d'en dépasser les limites, d'autant que l'on devine les directions à prendre pour appréhender plus complètement le sujet. D'une part, le récit historique au Moyen Âge vise à édifier, nous le savons, et la geste des grands rois conquérants peut servir à infléchir le comportement des souverains tout autant qu'à justifier leur autorité ; la dimension exemplaire du corpus historiographique demeure, à mon sens, insuffisamment explorée. D'autre part, en s'éloignant du trône, on perçoit sans peine que cette geste est grosse d'un dessein collectif, celui d'une communauté politique que l'on voit souvent affleurer à la surface d'une histoire où elle tient un rôle symbolique et matériel de premier plan. Pourtant, la recherche n'a guère avancé sur ce point et l'analyse des représentations du corps social se limite encore, presque toujours, à ses sphères supérieures.

Au-delà de ces thèmes qui relèvent de l'histoire des idées, des idéologies et des représentations, les chercheurs ont aussi exploité les chroniques pour étudier les aspects matériels de la Reconquête, dans une perspective plus nettement socio-économique, en croisant le récit historiographique avec celui des collections diplomatiques. Les thèmes abordés sont multiples, depuis le problème du contrôle juridique des châteaux jusqu'à celui de l'armement, en passant par la composition des troupes, le mercenariat, le ravitaillement, la tactique de combat, la poliorcétique, les trêves et le sort des prisonniers. Les phases statiques de la confrontation ont également donné matière à de très nombreux travaux, articulés autour de la notion de frontière, mais sur ces questions les chroniques sont d'un moins grand secours car leurs



auteurs privilégient les épisodes actifs de conflit, d'expéditions et de batailles. Au bilan, le tableau frappe par sa richesse mais aussi par son morcellement : la durée de l'affrontement entre chrétiens et musulmans sur le sol ibérique et la diversité des situations contribuent à expliquer ce constat. Il faut aussi tenir compte de l'évolution de la documentation et des transformations du récit historique qui n'offre pas aux chercheurs les mêmes perspectives tout au long de la période. La question du financement de la guerre, par exemple, très présente dans les chroniques de la fin du Moyen Âge, ne suscite guère de commentaires chez les historographes plus anciens.

Ainsi, et en dépit des ajustements et d'un renouvellement qui restent toujours souhaitables, l'étude des récits médiévaux de la Reconquête apparaît donc exceptionnellement détaillée, aussi bien dans la prise en compte des fonctions idéologiques du phénomène que dans celle de sa dimension matérielle. Ce constat doit, cependant, être mitigé si l'on élargit le point de vue aux questions anthropologiques. Depuis les années 1990, sous l'effet des conflits qui ont accompagné la désagrégation de l'ancienne Yougoslavie, les chercheurs en sciences sociales ont profondément modifié leur manière d'appréhender la guerre et le combat. Les anthropologues, en particulier, ont mis en évidence la nécessité d'interroger avec plus d'acuité les comportements de violence extrême qui se manifestent sur le champ de bataille, bien sûr, mais aussi dans ses marges, aux dépens des blessés, des prisonniers et des populations désarmées. Parmi les historiens, les spécialistes de la Première Guerre Mondiale ont été les premiers à saisir l'intérêt de ces questionnements nouveaux¹¹. Les chercheurs qui travaillent sur la tentative d'extermination des juifs d'Europe par les nazis se sont également engagés sur cette voie et ils accordent, désormais, plus d'attention aux massacres perpétrés par des bataillons spécialisés,

11 Une bonne introduction à ce champ de recherche : Stéphane Audoin-Rouzeau, *Combattre. Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIX^e-XX^e siècle)*, Paris, Seuil, 2008, 327 p.

essentiellement en Pologne¹². Alors que les premières initiatives voient le jour pour l'Antiquité, les médiévistes demeurent encore à l'écart de ce courant¹³. On ne peut qu'espérer une évolution de leur part : les chroniques de la Reconquête apportent des informations abondantes sur les exactions et les sévices que devaient supporter, de leur vivant ou déjà réduits à l'état de cadavres, les hommes et les femmes impliqués dans la confrontation.

S'attacher à ces questions ne relève pas d'une fascination morbide ou d'un voyeurisme malsain¹⁴. Les travaux auxquels j'ai fait allusion, relatifs aux crimes commis par les armées allemandes en Belgique dès 1914 ou à l'assassinat massif des juifs de Pologne et d'Ukraine au début des années 1940, montrent qu'une réflexion attentive sur les massacres, les viols ou les mutilations mentionnés dans les textes, et sur la façon dont ces pratiques sont rapportées par leurs auteurs peut permettre de faire avancer les recherches engagées, avec d'autres moyens, sur la construction des identités collectives, l'expérience de l'altérité et la production du sacré dans les sociétés ibériques médiévales.

En parcourant les publications consacrées à la Reconquête, le lecteur peut être saisi d'une certaine lassitude : le caractère routinier d'une partie des travaux, un renouvellement insuffisant des problématiques et de la méthode d'analyse, et le recours systématique à quelques textes surexploités donnent une impression de ressassement, sinon d'impasse. Pourtant, au terme de ce rapide parcours, il me semble que la conclusion ne peut qu'être positive.

12 Harald Welzer, *Les exécuteurs. Des hommes normaux aux meurtriers de masse*, Paris, Gallimard, 2007, 354 p.

13 Pour les périodes anciennes, il faut connaître, en particulier, les travaux de Victor D. Hanson. S'agissant du Moyen Âge et de la péninsule Ibérique, il n'existe, semble-t-il, qu'un seul ouvrage inscrit dans cette nouvelle orientation de la recherche : Maribel Fierro et Francisco García-Fitz (éd.), *El cuerpo derrotado. Cómo trataban musulmanes y cristianos a los enemigos vencidos (península ibérica, siglos VIII-XIII)*, Madrid, CSIC, 2008, 638 p.

14 Voir l'argumentaire de Stéphane Audoin-Rouzeau, «Violences extrêmes de combat et refus de voir», *Revue Internationale des Sciences Sociales*, UNESCO, Paris, n. 174, 2002, pp. 543-549.



Certes, la production scientifique, extrêmement abondante, se révèle d'un intérêt inégal. Mais les travaux de bonne ou de très bonne qualité ne sont pas rares, et notre connaissance des récits médiévaux de l'affrontement avec les musulmans d'al-Andalus apparaît, finalement, riche et détaillée.

Plus encore, nous pouvons nous réjouir devant l'étendue des espaces qui s'offrent encore à l'exploration. Des lacunes demeurent dans tous les secteurs, l'acclimatation d'un nouveau type d'interrogations, inspiré de l'anthropologie, devrait permettre d'accéder à une dimension mal connue du phénomène, et une réflexion plus attentive sur le rapport que les chercheurs entretiennent avec les textes peut conduire à refonder notre démarche d'analyse. Sur tous ces fronts, on observe, dès à présent, des avancées. Nous ne devons pas l'oublier, même si, dans un état de la recherche, l'exercice invitant à forcer le trait et à valoriser la position moyenne, il est difficile de ne pas se montrer injuste envers les secteurs les plus innovants.

L'enjeu, aujourd'hui, tient à une prise en charge collective de ces nouveaux objets et de ces nouvelles pratiques de recherche. Encore une fois, je pense qu'il faut faire preuve d'optimisme car le contexte est favorable. Parmi les historiens médiévistes, particulièrement en France, on assiste à un véritable retour au texte, fondé sur la mise en cause de la notion de *sources*, dans un mouvement que certains qualifient de «néo-positivisme». Il s'agit, pour le chercheur, de ne pas prendre le document *comme il vient*, mais de mener une enquête détaillée sur les motifs et les circonstances de sa rédaction, sur ses caractéristiques matérielles, son support et sa mise en page, et sur la relation entre le texte et l'illustration. Cette démarche, qui requiert une grande érudition et passe par de nombreux emprunts aux sciences du langage et de la littérature, conduit à écrire une histoire au plus près des textes, qui peut sembler manquer d'envergue¹⁵ mais dont les qualités

¹⁵ Voir la charge de Denis Crouzet dans l'introduction de *Dieu en ses royaumes. Une histoire des guerres de religion*, Paris, Champ Vallon, 2008, 537 p.



rappellent la micro-histoire italienne. Car le succès de ce courant ne signe pas le retour à des pratiques d'un autre temps. Il s'agit plutôt d'un effort de synthèse qui capitalise l'héritage de l'histoire des mentalités et des représentations, et de l'anthropologie historique, tout en prenant acte des critiques qui leur ont été adressées¹⁶. Du côté des philologues et des spécialistes des littératures médiévales, que je connais moins bien, une évolution symétrique me semble en cours, peut-être de façon plus timide, tendant vers une contextualisation plus approfondie des textes étudiés et la prise en compte de documents qui n'étaient pas, jusqu'alors, intégrés dans le champ du littéraire¹⁷.

Les efforts de collaboration transdisciplinaire, nombreux ces dernières années, n'ont sans doute pas été tout à fait vains. Les conditions semblent réunies pour continuer à progresser dans l'étude des récits médiévaux de la Reconquête.

16 Voir l'ouvrage exemplaire de Didier Lett, *Un procès de canonisation au Moyen Âge. Essai d'histoire sociale. Nicolas de Tolentino, n. 1325*, Paris, Presses Universitaires France, 2008, 473 p.

17 Dans le domaine ibérique, s'agissant des actes de la pratique, la voie a été ouverte par un historien Michel Zimmermann, *Écrire et lire en Catalogne (IX-XII^e siècle)*, 2 v., Madrid, Casa de Velázquez, 2003.



INSTITUTO
DE INVESTIGACIONES
HISTÓRICAS